

## La vie rêvée

François Leblanc

Numéro 151, décembre 2016

Montréal est une ville de passages secrets

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85423ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Leblanc, F. (2016). La vie rêvée. *Moebius*, (151), 15–26.

## FRANÇOIS LEBLANC

### *La vie rêvée*

Avec un peu de recul, Thierry en viendrait à reconnaître que son obsession pour la bonne bouffe avait joué le rôle d'étincelle dans sa débâcle amoureuse. Il était ce qu'on appelle de nos jours un « foodie », un gastronome accompli, aimant autant cuisiner que dépenser une fortune dans le dernier restaurant à la mode. Il fréquentait régulièrement une dizaine d'épiceries fines, quatre boucheries, deux poissonneries, une fromagerie et deux marchés publics. Les cafés de la troisième vague, il ne les comptait même plus, mais se précipitait toujours dans le dernier qui venait d'ouvrir, que ce fut dans HoMa, Villeray, le Plateau Mont-Royal ou même Verdun.

Il faut préciser que son travail de journaliste à la pige pour différents médias l'avait poussé dans cette direction. S'il lui arrivait d'écrire à l'occasion des critiques de romans ou de pièces de théâtre, de même que des articles de nature plus médicale, il avait davantage fait sa place au soleil avec des textes que l'on pourrait associer au « tourisme de proximité ». *Vingt-quatre heures à Burlington. Trésors cachés dans les Sandbanks. Plaisirs du terroir à Kamouraska. First we take Brooklyn. La route de la poutine.* C'est ce genre de papiers que ses trois ou quatre employeurs s'arrachaient. Les gens avaient besoin d'évasion, et une fois arrivés quelque part, ils s'empressaient de repérer les adresses gourmandes qu'on leur avait conseillées dans une revue féminine ou un journal distribué gratuitement dans le métro.

En se réveillant ce matin-là, le lendemain de l'Halloween, Thierry avait en tête une musique de Piazzolla et un délicieux saucisson de foie emballé dans du papier ciré

de couleur mauve. Durant sa dernière heure de sommeil, il avait arpenté les allées étroites d'une épicerie tenue par des Grecs ou des Portugais, seul endroit où il avait trouvé ce fameux saucisson qui, dans son souvenir un peu flou, était un produit artisanal d'origine corse, commercialisé de manière quasi confidentielle.

Lorsqu'il a rejoint Soreya à l'îlot de cuisine pour le premier café de la journée, la charcuterie s'est donc étrangement imposée comme sujet de discussion.

— Tu te rappelles ce saucisson de foie importé de Corse que j'ai déjà acheté à quelques reprises? Emballé dans du papier mauve?

— Je n'ai aucune idée de quoi tu parles, a répondu Soreya, perplexe, en battant des cils.

— Tu l'avais beaucoup aimé, pourtant. Je crois que nous en avons mangé avec du manchego et une bouteille de Ripasso quand ma sœur et son nouveau chum sont venus souper.

— Ah bon... Ça ne me dit rien.

— Ce qui m'énerve, c'est que je ne me souviens plus exactement où je l'ai acheté, a-t-il ajouté avec un soupir d'impatience. Une épicerie grecque ou portugaise, je crois, mais laquelle?

— Désolée de ne pas pouvoir t'aider...

Le contraire aurait été surprenant. Soreya ne s'occupait jamais des courses, ni des repas. Pharmacienne dans un hôpital universitaire, elle travaillait le double, sinon le triple des heures que Thierry travaillait. Elle ne s'en plaignait pas et lui non plus. Elle payait l'hypothèque, il payait la facture d'épicerie. Et sur la route de la poutine ou à Burlington, elle ne l'accompagnait jamais.

Le reste de la matinée, après avoir déposé Mathilde, sa fille de trois ans, à la garderie, Thierry se creusa les méninges dans l'espoir de retrouver le commerce où l'on vendait le fameux saucisson corse. Était-ce chez Slovenia? À la Vieille Europe? Chez Soares & Fils? Dans le Mile End? La Petite Italie? Le mystère s'épaississait au fur et à mesure qu'il éliminait chacun des commerces qu'il connaissait, et *Google* ne lui fut d'aucune aide. Avec un certain acharnement, il essaya de reconstituer les images

de son rêve et de refaire mentalement le chemin qui l'avait mené dans cette épicerie. Montréal n'avait pas de secrets pour lui : l'architecture, la largeur des rues et des parterres, la maturité des arbres, la luminosité, le moindre détail suffisait normalement à lui révéler au premier coup d'œil dans quel quartier une photo avait été prise. Mais pas cette fois.

Ses efforts n'aboutirent qu'à la nuit suivante, lorsqu'il retourna au même endroit. Il se vit marcher rue Laurier, à l'ouest de Saint-Laurent, passant devant la Pâtisserie de Gascogne. Quand il traversa l'avenue du Parc, il eut la curieuse impression que le Mile End s'était agrandi. Arrivé devant l'épicerie qu'il recherchait, il regarda autour de lui et en vint à la conclusion qu'il ne connaissait pas ce coin de la ville situé entre le Mile End et Outremont. Bref, un endroit qui, physiquement, ne pouvait pas exister dans la réalité. Le choc fut si brutal qu'il se réveilla aussitôt.

Aussi attristé que médusé, Thierry dut admettre la possibilité qu'il n'avait peut-être jamais mangé une seule bouchée du saucisson de foie importé de Corse et emballé dans du papier ciré mauve. Ou encore qu'il l'avait trouvé ailleurs, dans une autre ville dont les rues s'étaient ensuite amalgamées à celles de Montréal dans son esprit. Il s'agissait d'une ville d'Amérique du Nord, c'était même sa seule certitude, mais laquelle? Était-ce un fragment d'une grande ville, comme New York, Boston, Philadelphie, Toronto ou Ottawa? Ou l'artère principale d'un de ces nombreux petits patelins en décrépitude qu'il avait eu l'occasion de visiter pour un article de « tourisme de proximité », comme Camden, Schenectady ou Picton?

Au fil des semaines, la topographie des lieux qu'il explorait dans ses songes lui apporta d'autres surprises. Il découvrit de nouvelles rues, de nouveaux quartiers, ici même à Montréal, la ville où il était né. Par exemple, une extension du marché Jean-Talon où il avait pu acheter d'énormes topinambours à une fraction du prix courant; une rue commerciale sinueuse, aux enseignes tapageuses, dans laquelle il avait trouvé une salle de cinéma du début du vingtième siècle encore en activité; un quartier populaire et décati, situé au nord des raffineries de l'est

de l'île, abritant une librairie où on considérait apparemment Thierry comme un habitué; une plage, un hôtel et un parc d'attractions agglutinés sur les berges de la rivière des Prairies. Tous ces endroits lui semblaient à la fois nouveaux et terriblement familiers. À la longue, il finit par comprendre que son alter ego onirique avait une vie au moins aussi stable que la sienne, et que les lieux et les gens qu'il fréquentait avaient autant de substance que ceux du monde réel.

Durant le jour, il lui arrivait d'être nostalgique de ces lieux qu'il avait visités la nuit. Même s'il ne parvenait toujours pas à y lire une enseigne commerciale ou le nom des rues, ils lui semblaient offrir tant de possibilités, alors que son quotidien se révélait fâcheusement répétitif et prévisible. De plus en plus distrait, il oubliait de fermer les robinets, d'éteindre le four, de verrouiller les portes. À une occasion, il a même laissé sa fille dans la voiture au retour de la garderie. Il passait aussi beaucoup de temps sur *Google Earth* à survoler en quelques clics toutes les villes où il avait mis le pied au cours des années précédentes, s'attendant un jour ou l'autre à y reconnaître les paysages urbains de ses rêves. Son esprit cartésien ne pouvait concevoir qu'il avait fabriqué de toutes pièces un univers aussi complexe. Ces lieux devaient bien exister quelque part, il ne lui restait plus qu'à les retrouver.

Lorsqu'il s'en ouvrit à Soreya, elle ne manifesta pas autant d'intérêt qu'il aurait souhaité. À vrai dire, elle sembla même légèrement exaspérée par ses lubies. Dans le monde réel, cette femme contribuait à sauver des vies : elle se contrefichait royalement de savoir si le saucisson corse de Thierry était une pure fiction ou si on pouvait se le procurer dans une petite épicerie du Queens, de Cabbagetown ou de Westboro.

— Ton parc d'attractions, tu es sûr que ce n'était pas celui de Coney Island? se risqua-t-elle à lui demander.

— Non, pas du tout. Je l'aurais reconnu. Ce n'est pas le bon endroit.

— Peut-être que cet endroit n'existe pas?

— Peut-être, mais... C'était si vivant, si détaillé... Tous ces lieux qui semblent dissimulés dans les replis de

ma propre ville... J'ai l'impression d'être un archéologue qui redécouvre chaque nuit une cité perdue dans la jungle.

— Thierry?

— Oui?

— *It was a dream. It was just a fucking dream.*

La nuit suivante, il ne rêva à rien, du moins à rien qui ait laissé la moindre trace. Au déjeuner, il afficha une humeur massacrate, proférant même quelques jurons bien sentis quand Mathilde renversa son verre de lait. Trop occupée à répondre aux textos d'un résident en médecine, Soreya ne perçut pas vraiment la différence.

Durant tout le mois de novembre, il refit les mêmes rêves, qui le ramenaient toujours aux mêmes endroits, mais il ne s'en lassait pas. Avec le temps, toutefois, il accorda un peu moins d'attention aux lieux et un peu plus aux gens qu'il croisait. Plusieurs de ces personnages réapparaissaient d'une nuit à l'autre, mais ils ne correspondaient à aucun visage connu dans la vraie vie. Il s'agissait d'individus authentiques menant une existence indépendante des critères de réalité, évoluant dans un espace propre à eux. La marchande de topinambours, le boucher taciturne, la libraire plus douce qu'une mère, le cordonnier qui regardait les matches de foot à la télévision pendant qu'il travaillait, le clochard en fauteuil roulant, les enfants qui chahutaient à la sortie des classes, etc. Curieusement, Thierry, qui d'ordinaire était un homme assez distant, se révélait plutôt chaleureux avec les gens qu'il rencontrait dans ses rêves.

Il s'aperçut aussi qu'il était parfois en couple dans ses rêves, qu'il se promenait main dans la main avec une femme pour laquelle son cœur battait la chamade. Il se disait qu'il n'avait jamais été aussi amoureux de Soreya que durant ces moments-là, au beau milieu de la nuit, quand, en réalité, elle dormait à côté de lui sans se douter de rien. Il lui fallut quelque temps avant de remarquer que la femme ne ressemblait pas à Soreya. Blonde plutôt que brune, menue plutôt qu'athlétique, des traits enfantins au lieu des traits marqués typiquement moyen-orientaux de Soreya. Par opposition à tout le reste, Thierry ne se demanda pas si cette femme était un pur produit de son imagination, car

il la reconnut aussitôt qu'il la regarda plus attentivement. Christine. Christine Weiss, une fille qu'il avait connue au cégep et qu'il n'avait pas revue depuis.

Ce que Christine Weiss foutait dans ses rêves, Thierry n'en avait aucune idée. Il avait certes été vaguement amoureux d'elle et l'avait même embrassée langoureusement au cours d'une nuit un peu bizarre passée en sa compagnie, mais il n'avait pas pensé à elle une seule fois dans les vingt dernières années. Pour quelle raison avait-elle resurgi? Toute cette histoire était insensée, mais il ne pouvait s'empêcher d'interpréter l'apparition de Christine comme un signe: et s'il s'était trompé sur toute la ligne? s'il ne menait pas la vie qu'il avait espérée? s'il ne partageait pas le lit de la bonne personne?

Le nom de famille de Christine, hérité de son papa alsacien, avait facilité la recherche. Le premier résultat à apparaître sur Facebook fut sans équivoque: elle n'avait presque pas changé, elle avait toujours la même bouille de fée Clochette qu'à dix-neuf ans. Son regard d'une rare intensité semblait regarder Thierry droit dans les yeux, ne regarder que lui, par-delà les décennies. Il en eut le souffle coupé. Envahi par une sourde fébrilité, il fut incapable de dormir cette nuit-là.

Christine ne répondit au message qu'il lui avait envoyé qu'au bout de dix jours, en s'excusant du délai. Durant tout ce temps, Thierry s'était quelque peu résigné à ce que sa démarche s'arrête là. «Je ne fréquente pas beaucoup les réseaux sociaux», écrivit-elle en guise d'explication. Elle se souvenait très bien de Thierry, ne semblait pas le considérer comme un maniaque inquiétant parce qu'il l'avait contactée après tant d'années, et était toute disposée à le rencontrer.

Elle lui donna rendez-vous un mardi après-midi, dans un nouveau café à proximité de la station de métro Sherbrooke, pas très loin du cégep où ils avaient étudié. Sa photo de profil était assez fidèle à la réalité. Elle n'avait même pas de rides. À dix-neuf ans, Christine était une assez jolie fille, mais à quarante et un, elle pulvérisait ses rivales du même âge avec cet éclat de jeunesse qui illuminait son visage.

— Tu n’as pas changé, lui dit-il bêtement après la bise d’usage.

— Toi non plus, tu n’as pas changé.

— Tss! J’ai des lunettes et une barbe à moitié grise, je suis chauve, mais tu prétends que je n’ai pas changé?

— Ce sont des détails superficiels. Je t’ai tout de suite reconnu. Tu es toujours aussi beau garçon.

— Je te remercie pour ton manque total d’honnêteté.

— Je suis sérieuse! J’ai l’impression qu’on s’est quittés hier! Après plus de vingt ans! Mais dis-moi, qu’est-ce que tu deviens?

— Je suis journaliste. À la pige. J’ai beaucoup de temps libre...

— Tu as des enfants?

— Une fille de trois ans.

— Trois ans? T’es courageux. Je ne sais pas si j’aurais été capable de m’occuper d’un jeune enfant après quarante ans... Moi, j’ai deux garçons, tous deux adultes aujourd’hui. Je les ai eus durant mon bac, ce qui explique en bonne partie pourquoi je ne l’ai jamais terminé...

— Tu es mariée?

— Eh oui! Pour les prêts et bourses, tu t’en doutes bien... Mais je suis maintenant séparée depuis trois semaines. Mon chum me trompait avec une de ses employées. C’est quand même drôle que tu aies choisi ce moment pour me recontacter, non?

— La vie doit bien savoir ce qu’elle fait...

Comme ils étaient tous les deux très nerveux, ils parlaient beaucoup et s’interrompaient constamment, en riant. Ils avaient l’impression d’être assis l’un en face de l’autre depuis dix minutes alors que deux heures s’étaient écoulées. Le courant passait tellement bien entre eux que Thierry osa lui parler de ses rêves, même s’il redoutait qu’elle réagisse de la même façon que Soreya.

— C’est comme ça que tu es réapparue dans ma vie, dit-il au terme de son récit, en prenant soin d’omettre qu’ils formaient un couple dans ses rêves. Tu étais là, toi, la seule personne que je connaissais, dans un quartier de Montréal qui n’existait pas, comme si j’avais été plongé dans une version hautement sophistiquée de *Minecraft*...

— Le cerveau humain est une machine étonnante,



commenta-t-elle, sans ironie. Ce que tu décris me rappelle une exposition que j'ai vue il y a quelques années. Ça s'appelait *Quartiers disparus*. Il y était question de trois quartiers de Montréal qu'on a éliminés au nom du progrès dans les années soixante.

— Comment les appelait-on ?

— Le *Red Light* et le Faubourg à m'lasse, dont tout le monde a déjà entendu parler, et le *Goose Village*, qui était une petite enclave de taudis dans le secteur de Pointe-Saint-Charles. Le premier, qui était associé à la pègre, au jeu et à la prostitution, a été rasé pour faire place aux Habitations Jeanne-Mance, situées à cinq minutes de marche d'ici. Le second a subi des amputations successives avec la construction du pont Jacques-Cartier et l'élargissement du boulevard Dorchester avant d'être achevé en prévision de la construction de la tour de Radio-Canada. Le troisième, qui était un peu la Petite-Italie d'une autre époque, a été remplacé par un stade qu'on a ensuite démoli pour le transformer en stationnement. C'est triste, non ?

— Tragique. Je t'écoute et j'ai presque l'impression d'avoir rêvé de ces quartiers. Comme si ce que je cherchais ne se trouvait pas ailleurs, mais plutôt quelque part dans le passé...

— Comment peut-on raser des quartiers densément peuplés, des quartiers où la vie palpite, pour les remplacer par des stationnements ? Est-ce que tu comprends quelque chose là-dedans, toi ?

— Non. Pas du tout. Je n'y comprends rien.

À cet instant précis, Thierry n'aurait même pas pu dire s'il y avait des gens autour d'eux, des gens qui peut-être suivaient leur conversation. Un sourire béat lui donnait l'air un peu demeuré de François d'Assise dans le film de Zeffirelli. Pendant que son deuxième *cortado* refroidissait, il ne pouvait détacher les yeux de la femme de ses rêves.

Évidemment, ce qui devait arriver arriva peu de temps après cette première rencontre. À la suite de plusieurs échanges de textos bourrés d'excitants points de suspensions, ils se retrouvèrent quarante-huit heures plus tard dans un hôtel du centre-ville afin de mener à son aboutissement le flirt ambigu qui les avait rapprochés

deux décennies auparavant. Thierry découvrit alors en Christine une partenaire dégourdie que de nombreuses années de monogamie n'avaient pas métamorphosée en bourgeoise effarouchée. Son petit corps ferme et frétilant lui rappelait celui d'une belette. Petits seins, petites fesses, hanches étroites, taille fine dont il pouvait presque faire le tour avec ses deux mains. Malgré cette apparente fragilité, c'est elle qui menait le jeu au lit.

Quand il retourna chez lui, il eut la plus grande difficulté à reconnaître l'endroit où son existence familiale se déroulait. Plus rien n'était pareil. Durant les jours qui suivirent, il exécuta les gestes dont il avait l'habitude, mais avec une sensation de détachement. Il souriait à sa fille, jouait avec elle, lui donnait son bain, l'aidait à s'habiller le matin, mais chacune de ses actions lui semblait être une imposture. Même chose quand il s'agissait de son couple. Étonnamment, Soreya ne remarqua rien, ou feignit de ne rien remarquer. Ils n'avaient pas fait l'amour depuis presque deux mois, de sorte qu'un léger délai supplémentaire n'avait rien de suspect. Quoi qu'il en soit, l'indifférence de sa conjointe renforça chez lui l'impression que la réalité avait basculé du côté du rêve.

Il résista néanmoins à l'envie de tout avouer à Soreya, sans doute parce que Christine ne répondait plus avec autant d'empressement à ses textos. Les heures qui s'écoulaient devenaient pour lui une torture insupportable. Incapable de se concentrer sur quoi que ce soit, il surveillait l'écran de son iPhone, le suppliant de lui donner un nouveau signe de vie.

Thierry ne revit Christine que cinq jours plus tard, après avoir insisté, au même café que la première fois. Elle était toujours aussi séduisante, mais elle avait l'air assombri d'une personne porteuse de mauvaises nouvelles.

— J'ai commis une erreur, finit-elle par lui dire. Je n'aurais pas dû t'entraîner là-dedans.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je... je n'étais pas prête pour rencontrer quelqu'un d'autre. J'ai parlé à mon ex après notre rencontre et je lui ai tout dit... Il était bouleversé...

— Et alors ?

— Eh bien... nous avons convenu de nous donner

une dernière chance. Sa relation avec son employée n'a pas duré. Je n'ai pas vraiment été surprise, mais j'ai été contente de l'apprendre. Peut-être un peu trop... Il dit qu'il m'aime encore... Et moi, et moi... je ne sais pas... Peut-être bien que je l'aime encore moi aussi... comme une maudite épaisse...

— C'est terriblement banal, ce qui nous arrive, non ?

Un sourire gêné tordit la petite bouche en cœur de Christine. Elle bredouilla confusément des excuses, puis se leva pour aller se réfugier aux toilettes. Le regard dans le vide, le menton appuyé sur les mains, Thierry réfléchissait à la situation. Il n'attendait même plus que Christine revienne : elle pouvait bien rester enfermée le reste de l'après-midi aux toilettes si ça lui chantait. Une femme couche avec un homme afin de se venger de son ex et, ultimement, de reconquérir ce dernier. Une histoire vieille comme le monde. Tellement banale, tellement décevante. La plate réalité venait d'entrer de force dans le rêve. La définition même d'un cauchemar.

Quand il sortit du café, Thierry ne savait pas où aller. La température avait chuté de plusieurs degrés. Le ciel avait viré au gris et des flocons de neige commençaient à tomber. L'hiver qui se faisait attendre semblait avoir choisi ce moment pour entrer en scène.

Thierry laissa sa voiture stationnée dans la rue Ontario et marcha sans but vers le sud. Les trottoirs du Quartier latin étaient déserts, à l'exception d'une poignée de clodos et de *squeegees*. À l'intersection de Saint-Denis et de René-Lévesque, il bifurqua vers l'est. Ses pas le conduisirent tout naturellement vers la Maison de Radio-Canada, hideux édifice brun dominant avec arrogance ce coin de la ville. Il s'arrêta au milieu du stationnement balayé par un vent glacial et leva la tête pour admirer cette erreur architecturale des années soixante-dix. La neige fondante collait dans sa barbe, ses doigts étaient gelés, mais Thierry n'avait pas vraiment froid. Il ferma les yeux et respira très fort. Dernier humain dans ce no man's land d'asphalte, il essayait de sentir la vie autour de lui, la vie d'avant, la vie des gens accoudés à la fenêtre pour ne rien rater du spectacle, des adolescents qui fumaient leurs premières

cigarettes, des femmes qui étrennaient de nouvelles robes moulant davantage leurs silhouettes, des livreurs de bière qui faisaient glisser les caisses sur une passerelle, des marchands qui se disputaient avec leurs clients mauvais payeurs, des chiens galeux qui suivaient les enfants dans leurs jeux. Thierry n'était ni fâché, ni désespéré, tout juste un peu triste. Et il se demandait à quoi il pourrait bien rêver encore la nuit prochaine.

